

Lauréat du Prix Jeunes Artistes 2021

Léo Luccioni

1994, France

Vit et travaille à Bruxelles

A définir un commun dénominateur aux pratiques transdisciplinaires de Léo Luccioni, on penserait prioritairement à la stratégie du détournement. L'environnement quotidien lui sert de réservoir d'images et d'objets le plus souvent « marchands ». Il les projette dans un univers créatif teinté d'un humour acerbe et les investit de fortes charges symboliques et critiques. Présentés pour un solo show (Royal Gala, du 25 mars au 19 avril 2021) à la Stems Gallery de Bruxelles, Tatol et Meditation Drums – des bonbonnes de gaz transformées suivant la pratique du « butagong » en instruments de percussion méditatifs et peints dans leur couleur d'origine mais avec le soin impeccable d'un fini en carrosserie – fonctionnent comme des réprobations subtiles et acérées du consumérisme d'un monde néo-libéral. Avec Tatol, Léo Luccioni instrumentalise le logo de la « grande » compagnie pétrolière française. Abandonné depuis peu au profit d'un modèle



Léo Luccioni, *Meditation Drum*, acier et peinture de carrosserie, 30x26x26 cm, 2021. Photo: Hugard & Vanoverschelde



Léo Luccioni, *Meditation Drum*, acier et peinture de carrosserie, 30x26x26 cm, 2021. Photo: Hugard & Vanoverschelde

le dynamisme, la diversité ou l'échange ... sauf qu'ici, le dessin est « comme tracé de la main gauche par un droitier ; il est tremblant, mou, abattu et privé de tension. Il semble se casser la figure, commente l'artiste. Ce logo abandonné correspond à une époque révolue, où l'entreprise essayait d'être la plus reconnue. Aujourd'hui, ces multinationales recherchent la discrétion. Elles changent leur image pour des graphismes plus neutres ; elles sont les faussaires de leur identité. »

Pour l'exposition du Prix Jeunes Artistes du Parlement, Léo Luccioni présente également *Nunc est Bibendum* spécifiquement développé en considérant la fonction première de la New Space qui a abrité un atelier de mécanique automobile. Le titre que l'on peut traduire par « Maintenant il faut boire » est tiré d'un poème d'Horace mais, surtout, il fait référence à la mascotte créée en 1898 par le dessinateur O'Galop pour la manufacture de pneus Michelin. Adapté d'une réclame refusée par une brasserie, le Bonhomme a une allure de Gaminus ; dans une des premières affiches, il brandit un verre rempli de clous et de débris au-dessus du slogan « Le pneu Michelin boit l'obstacle ! ». Léo Luccioni a reproduit une trentaine de Bibendum dans une porcelaine blanche non émaillée : « J'ai voulu les présenter sur des fûts de bière comme socles et aussi qu'une pompe 'volante' puisse être intégrée à l'installation. Il y a une contradiction entre la sécurité au volant promise par le fabricant de pneumatiques et l'invitation à boire explicite dans le nom de son emblème qui est une des plus connues du XX^e siècle mais dont la signification première figure parmi les moins comprises. J'ai produit des Bibendum dans des poses affalées comme s'ils étaient ivres. Ils sont littéralement déchirés. Les porcelaines semblent fragiles à l'encontre de la rondeur rassurante du Bonhomme Michelin qui, en définitive, a quelque chose de macho et de déplaisant, avec son air de dire : 'Je bois. Je tiens la route'. *Nunc est Bibendum* parle de notre société où les paradoxes sont omniprésents : des multinationales vendent le poison et l'antidote ; des états condamnent des guerres mais les financent ; les artistes les plus valorisés par le monde des affaires sont ceux qui font commerce de sa critique. »



Léo Luccioni, vue de l'exposition *Royal Gala*, Stems Gallery, Bruxelles, du 25 mars au 19 avril 2021. Photo: Hugard & Vanoverschelde

PRIX JEUNES ARTISTES 2021

du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Sculpture et Installation

Créé en 1994, le Prix Jeunes Artistes du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles récompense un(e) jeune artiste (moins de 40 ans) dans le domaine des arts plastiques. Il est décerné chaque année et alternativement dans les disciplines suivantes :

- design,
- sculpture et installation,
- peinture et dessin,
- photographie, image imprimée et art numérique.

Le jury est présidé par un(e) membre du Bureau du Parlement et est composé d'artistes, d'enseignant(e)s, de critiques d'art et de député(e)s. Le montant du Prix 2021 dédié à la sculpture et à l'installation est de 6 000 euros.

Ce guide du visiteur est édité dans le cadre de l'exposition **Prix Jeunes Artistes 2021 du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles** (du 20 mai au 18 juin 2022) sous commissariat de la New Space.

Exposition accessible à la New Space (rue Vivegnis, 234, 4000 B-Liège) les mercredis et samedis de 14 à 18h, les vendredis de 16 à 19h ou sur rendez-vous à prendre via info@space-collection.org

Pour toute information concernant le Prix Jeunes Artistes : pja@pfbw.be

Plus d'infos sur le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles : www.pfbw.be

Suivez-nous sur les réseaux sociaux



Textes : Pierre Henrion (p.henrion@uliege.be)

Graphisme : Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Impression : Hayez

Photo de couverture : Genaro Marcos Navas

Editeur responsable : Xavier Baeselen, Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 1000 Bruxelles



PRIX JEUNES ARTISTES 2021

du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Sculpture et Installation

EXPOSITION
20.05.22 au 18.06.22



Ludovic Beillard

1982, France

Vit et travaille à Bordeaux



Ludovic Beillard, *Sur un air joyeux*, vue de l'exposition *Chagrin de merde*, Etablissement d'En Face, Bruxelles, du 24 janvier au 21 mars 2021. Photo. et © : Ludovic Beillard

Une des particularités du travail de Ludovic Beillard consiste dans la création en duo avec Angélique Aubrit. Leurs recherches sont axées sur la mise en scène de sculptures « costumées » dans des décors de papier peint et viennent d'être distinguées par le Prix de la Ville de Bruxelles 2022.

Pour le Prix Jeunes Artistes du Parlement, Ludovic Beillard a choisi de présenter quatre sculptures appartenant à une série intitulée *Sur un air joyeux* produite pour l'exposition *Chagrin de Merde* (Etablissement d'En Face, Bruxelles, du 24 janvier au 21 mars 2021). « Cet ensemble comprend trois types de pièces : des moutons jouant du cor des Alpes, des cochons jouant du cor de chasse et une bergère jouant de la chalemie, explique l'artiste. Pour *Chagrin de Merde*, j'avais choisi de les présenter au rez-de-chaussée de la galerie, dont les murs étaient gris. Dans la cave se trouvait un ensemble de cabanes en papier peint. C'était un 'trio show' avec Angélique Aubrit et Hugo Dinër. Nous avons conçu cette exposition à la fois comme une attraction et une célébration en hommage aux 'lockdown parties'. Tous les quinze jours, l'exposition était activée par 2 performances. Au rez-de-chaussée, Hugo Dinër coiffé, vêtu et maquillé en blanc, donnait, toutes les 30 minutes, un concert d'orgue. Au sous-sol



Ludovic Beillard, *Sur un air joyeux*, vue de l'exposition *Chagrin de merde*, Etablissement d'En Face, Bruxelles, du 24 janvier au 21 mars 2021. Photo. et © : Ludovic Beillard

prenait place une performance par Angélique Aubrit : depuis l'intérieur des cabanes, on pouvait observer 4 personnes qui 'vivaient' à l'extérieur cajolant des poupées, mangeant des noix, buvant de l'eau ... Nous voulions célébrer une époque triste. Il y avait une forte charge émotionnelle. » A la New Space, Ludovic Beillard a choisi de ne présenter que les moutons. Comme les autres éléments de la série, ces sculptures évoquent des pendules à coucou figées au moment où l'animal sort de sa boîte ... peut-être pour siffler un air de bal. « Je présente également une version miniature de l'orgue de l'église Saint-Gilles que j'ai réalisée en 2020. Elle s'intègre à mes recherches sur la réduction d'échelle, lesquelles m'amènent à concevoir la scénographie de mes expositions en laissant le sentiment que mes sculptures pourraient être des maquettes agrandies. Je travaille aussi sur la mémoire et l'archivage ; cet orgue miniature serait comme une impression 3D d'un souvenir ; les proportions et l'échelle sont aléatoires. »

Justine Bougerol

1988, France

Vit et travaille à Bruxelles et Paris

Justine Bougerol achève son parcours académique en 2014 à l'Ecole des Arts visuels de La Cambre (Bruxelles). Depuis lors, elle développe un travail axé sur la production d'installations. Il y est notamment question d'« histoires d'espaces et de souvenirs autour du leitmotiv de la maison natale, dans lesquels le vécu se confronte à l'inconscient, le rêve se mêle à la réalité, et l'invisible au visible. » (J.B.)

Produite par le Centre Wallonie-Bruxelles pour Signal-Espace(s) Réciproque(s) à la Friche Belle de Mai (Marseille, du 17 juin au 25 octobre 2020), *Ce qu'il reste* est comprise par les commissaires de l'exposition comme un monument qui se joue du lieu et de son espace. Davantage qu'un monument, c'est sans doute d'un paysage qu'il s'agit et plus encore d'un paysage de terril. Pour la suite, on est d'accord : l'installation donne bien à voir autrement le lieu qui l'accueille. Elle est constituée d'un amas de terre librement disposée en pointe mais surtout raidie par une trouée au moyen d'une structure en bois minimale et blanche. Son échelle laisse naître de l'ambiguïté, voire du paradoxe. C'est une « miniature en plus grand ». Et s'il fallait la rattacher à une réalité commune, on penserait sans doute à ces reproductions d'ouvrages d'art que les passionnés de modélisme ferroviaire manufacturent avec un soin de moine copiste. Sauf qu'effectivement, le dispositif est plus grand qu'à l'habitude ; en outre, la terre n'est pas fixée et surtout le tunnel ne définit pas une traversée linéaire. Son architecture est complexe : l'artiste lui a donné la forme d'une succession d'espaces aux embrasures décalées au bout de laquelle brille un éclairage indirect qui attire le regard sans l'aspirer. *Ce qu'il reste* est à mettre en lien avec des souvenirs enfouis d'espaces vécus. Elle fait écho à cette lumière « laissée allumée » qui, la nuit venue, passait par la fente de la porte entrouverte de la chambre à coucher d'une enfant pour lui assurer que la vie et la chaleur perdurent, que le foyer se tient



Justine Bougerol, *Ce qu'il reste*, terre, bois, miroir, 1,3x2,5x2,5 m, 2020. Photo. et © : Jean-Christophe Lett



Justine Bougerol, *Ce qu'il reste* (détail), terre, bois, miroir, 1,3x2,5x2,5 m, 2020. Photo. et © : Jean-Christophe Lett

« juste là derrière ». Selon Justine Bougerol, le paysage « lourd et avachi » du terril pesant sur ce souvenir esquissé raconte le poids du deuil ; il menace d'ensevelir et d'éteindre cette lueur ténue d'espoir d'un « retour vers la vie et vers ceux qui demeurent. »

Arnaud Eubelen

1991, Belgique

Vit et travaille à Bruxelles



Arnaud Eubelen, *Wide Scan*, béton, acier, écran led, détecteur de présence, panneau multiplex bakélinisé, 380x150x150 cm, 2020. Photo : Arnaud Eubelen

démarches de prédation sur l'espace réel qu'il décrit comme une « matériothèque ». Arnaud Eubelen prélève sur l'environnement, le plus souvent urbain, les éléments – le plus souvent des rebus – qui constitueront ses sculptures–objets en acceptant leur nature tout en intégrant les signes de leur délabrement suivant un processus d'une grande densité poétique. La matérialité d'*Atmospheric Tool* (2022) avec son air d'engin spatial satellite est en ce sens caractéristique. C'est une boule à facettes inversée : ici, les miroirs tournent autour des sources lumineuses. « J'ai conçu cette pièce comme un outil émulateur de sens, d'idées et de questionnements, explique l'artiste. A la fois éblouissante en raison de la puissance de l'éclairage et imposante par sa taille, elle magnétise le regard. Entre outil, sculpture et attraction, elle peut être comprise comme un lien entre les gens, l'espace et l'atmosphère. »

Pour l'exposition du Prix Jeunes Artistes du Parlement, Arnaud Eubelen présente encore deux autres pièces conçues en 2020 : *Wide Scan* et *Fake Ivy*, une plante artificielle qui surjoue la pérennité du lierre. Produite pour l'exposition *Art Public Liège* (du 1^{er} août au 31



Arnaud Eubelen, *Atmospheric Tool*, miroir, acier, béton, spots led, 250x150x150 cm, 2021. Photo : Arnaud Eubelen

octobre 2020), *Wide Scan* prend, quant à elle, la forme d'une section de mur qui intègre un écran. Ce dernier diffuse un diaporama d'images de la Cité ardente piloté par un détecteur de mouvements programmé pour relever la présence humaine mais aussi la direction et la vitesse de son déplacement. Plus on se rapproche de l'écran, plus le défilement des prises de vue ralentit jusqu'à se figer. « Liège est une ville qui m'inspire. Je la prends en photo depuis des années. Son histoire, son patrimoine, ses textures sont autant de paramètres qui lui confèrent une sensibilité unique. Une multitude de détails souvent anodins définissent son ADN. Cette installation les met en exergue. Elle questionne notre milieu, ses particularités, sa tendance au désordre et à la réorganisation. J'ai aussi pensé au sens que peut avoir un détecteur de présence détourné de son usage de dispositif de surveillance ou un écran positionné dans l'espace public quand il ne diffuse pas de publicité ou d'informations pratiques. »

Mostafa Saifi Rahmouni

Né à Rabat en 1991

Vit et travaille à Bruxelles et Rabat



Mostafa Saifi Rahmouni, *The Day Before*, impression numérique sur papier, corde, 180x110x1 cm, 2019. © : Marina Kiga

Le parcours académique de Mostafa Saifi Rahmouni enchaîne une formation à l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, un master à La Cambre (Bruxelles) et un post-master à l'HISK (Gand) achevé en 2018. Laurent Courtens comprend son travail comme un « corpus dominé par la concision du propos, l'usage d'un vocabulaire plastique synthétique, franc, direct, elliptique. » Ses recherches sont en outre marquées par une sensibilité à équilibrer, d'une part, la factualité de ses sources et, d'autre part, une place laissée à l'indétermination, voire à la libre interprétation. On le comprend avec une des pièces (sans titre) présentées à la New Space. Produite pour *The Front Line*, son solo show au M HKA d'Anvers (du 29 janvier au 1^{er} mai 2022), elle prend la forme d'un cylindre en inox intégrant un masque sur lequel le visiteur pose le visage pour plonger le regard dans une photographie à la lisibilité équivoque. On finit par y distinguer les lèvres d'un fumeur serrer un tube pour aspirer les volutes – sans aucun doute stupéfiantes – qui se dégagent d'une feuille d'aluminium. « Il faut prendre un moment pour regarder cette image et être à l'écoute de ses émotions, explique l'artiste. On n'est pas sûr de ce que l'on voit. Et, pour moi, cette ambiguïté est importante. Il y a aussi un côté émotionnel, notamment parce que c'est une scène très intime, quelque chose que l'on ne montre pas. » Avec *The Day Before* (2019), la difficulté est moindre à estimer que le cliché a été pris dans un pays méditerranéen, sans doute dans un marché au moment où une chèvre est



Mostafa Saifi Rahmouni, sans titre, inox, plastique, impression sur bakélite, 110x21x21 cm, 2021. © : M HKA/climdx

emportée. Et, à la lecture du titre, on pourra peut-être poursuivre en présumant qu'il s'agit de la veille d'une fête et pourquoi pas celle de l'Aïd durant laquelle il est coutumier de sacrifier un animal. Comme toujours chez Mostafa Saifi Rahmouni, une grande précision est accordée à la résolution formelle que l'artiste ramène à sa formation de sculpteur même quand il travaille en photographie. On le sent ici dans les modalités d'accrochage avec des cordes apparentes qui donnent du volume à l'image et qui sont aussi les « outils » pour guider ou entraver le bétail.

La cohérence de ces deux propositions n'apparaît pas d'emblée. Il y a pourtant une convergence dans l'intérêt de l'artiste pour les pays du Sud où il est souvent question de survie et de lutte. « J'aborde tout ce qui gravite autour de cette thématique : l'envie de s'en sortir, de vivre et de s'accrocher, affirme Saifi Rahmouni. Mon travail s'y rattache en ce compris dans la dimension de la difficulté, de l'échec, des existences parallèles de ceux qui n'y arrivent pas et succombent à des substituts addictifs. »